

Nous-mêmes, mon beau-frère et moi, nous ne pouvions nous empêcher, malgré notre scepticisme à l'endroit des revenants, de commenter un peu sérieusement cet incident inexplicable, qui servit à défrayer la conversation pour le reste de la soirée.

A onze heures, je me levai pour passer chez moi.

—Tu devrais coucher ici, me dit mon beau-frère.

Un éclat de rire lui répondit, et l'instant d'après j'étais, suivant mon habitude, dans mon cabinet de travail un livre à la main, attendant le sommeil.

Il ne venait pas vite. Je l'ai dit, j'avais vu des papillons noirs toute la journée, et une pensée bizarre se vrillait dans mon cerveau malgré moi.

Je me disais : Si par malheur — et cela peut m'arriver à moi comme aux autres — je perdais quelqu'un des miens cette nuit, ce serait plus fort que moi, je deviendrais superstitieux pour le reste de mes jours. C'était là surtout ce qui me préoccupait : j'avais peur des coïncidences.

Enfin, je regarde à ma montre : minuit ! il était temps d'aller se coucher.

Au même instant, pan !... un grand coup, sous mes pieds, à la cuisine. Comme une masse qui serait tombée sur le plancher.

Un léger frémissement me secoua les épaules, mais j'allumai une bougie, et je descendis l'escalier.

Une inspection minutieuse me convainquit que tout était en ordre.

Je retournai m'asseoir dans mon cabinet, n'ayant plus du tout envie de dormir.

Or, à peine, étais-je replongé dans mon fauteuil que j'entendis quelqu'un frapper à la porte extérieure de la cuisine.

Cette porte donnait sur une cour parfaitement close, et dont j'avais moi-même poussé les verrous.

Il ne pouvait y avoir personne là, j'en étais absolument certain.

C'était pourtant bien le frapement régulier de quelqu'un qui désire entrer.

Et comme ma fenêtre était ouverte et que cette porte se trouvait droit au-dessous, j'avais parfaitement entendu : je ne pouvais confondre.

Ces réflexions me trottèrent dans la tête, lorsque le bruit recommença.

Toc, toc, toc, toc !

Et plus fort, cette fois, comme quelqu'un qui croirait ne pas avoir été entendu.

Je me précipitai à la fenêtre.

La lune éclairait ; on pouvait distinguer tous les objets à bonne distance.

Pas un arge, du reste, où personne pût s'effacer.

La porte était à quelques pieds de moi. J'aurais vu là un enfant comme en plein jour.

Et rien ! la terre nue et grise, à fleur de seuil.

Et, par-dessus le marché, silence complet.

Il n'en fallait pas plus, n'est-ce pas, pour bouleverser un homme.

Cette fois, me dis-je, il faut bien se rendre à l'évidence, je suis en plein mystère.

Il n'y a pas à dire, c'est un avertissement.

Je me sentais de petits chatouillements désagréables à la racine des cheveux ; et, sans la crainte de passer pour poltron, je serais retourné chez mon beau-frère.

Réflexion faite, cependant, je voulus en avoir le cœur net.

Je me dis qu'il ne fallait rien laisser qui pût prêter à l'ombre d'une équivoque ; que c'était le moment où jamais de se faire une certitude, mais une certitude absolue, mathématique, qui ne pût laisser place même à un soupçon de doute.

Je rallumai ma bougie, et redescendis à la cuisine ; j'allai droit à la porte de sortie, et l'ouvris.

Il y avait une contre-porte, et je la poussai.

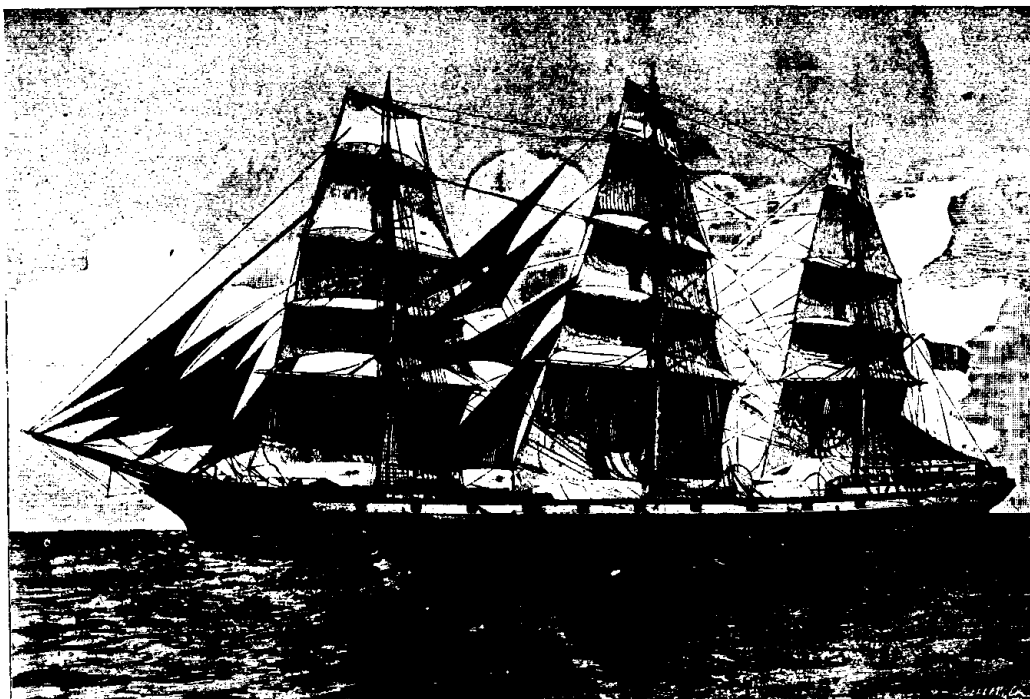
—Couic !

Un petit cri de détresse, qui faillit m'en arracher un de joie : je commençais à comprendre.

Il y avait une famille de petits chiens dans mon hangar.

L'un d'eux s'était creusé un trou auprès de la porte, qui s'ouvrait au ras de terre, et s'y était blotti.

Comme sa couleur grise se confondait avec celle du sol, il y était absolument dissimulé.



LE "CROMARTYSHIRE," VOILIER ANGLAIS QUI A COULÉ "LA BOURGOGNE"

Et c'est en se grattant, le pauvre petit, qu'il avait failli faire de moi un partisan des manifestations spiritistes.

Cette découverte m'enhardit.

Je fis le tour de la cuisine à la recherche de ce qui avait pu produire ce bruit de chute que j'avais d'abord entendu.

A un certain endroit, mon pied buta ; je me baissai : c'était la porte d'une petite armoire ménagée sous l'évier — porte sans charnières — qui était là à plat sur le plancher.

A la clarté de la bougie, il aurait fallu savoir qu'elle était là pour l'apercevoir.

Je la laissai retomber ; même bruit absolument.

Le problème s'éclaircissait.

Alors l'envie me prit de tout approfondir.

Je fouillai la salle à manger dans tous ses recoins pour y découvrir l'origine de ces frapements étranges qui m'avaient intrigué avant le dîner.

Ce fut vite fait. C'était un pauvre moineau introduit là par un carreau, et qui, fait prisonnier à mon insu, venait picorer les miettes de pain laissées sur la table.

Maintenant, si j'écrivais une histoire faite à plaisir, je ne manquerais pas de donner une explication quelconque des coups de sonnettes mystérieux qui coïncidaient d'une façon si singulière avec tout le reste.

Malheureusement, je dois l'admettre, sous ce rapport, toute mon imagination — de même que les recherches et les investigations que nous fîmes, mon beau-frère et moi — est restée complètement en défaut.

A l'heure qu'il est, je cherche encore la clef du mystère.

Bernadette

RÉVERIE

Le soleil baissait rapidement à l'horizon ; déjà le crépuscule s'avancait et peu à peu, il se fit une complète obscurité dans la grande pièce où j'étais assise, seule et livrée à mes pensées.

Il est des moments où le cœur de l'homme se sent oppressé comme sous le poids d'une mélancolie sans nom, d'une vague et accablante douleur aussi soudaine qu'irraisonnée ; c'est comme un pressentiment, un augure des peines à venir...

Ma nature me porte peut-être plus que tout autre à

ces sortes de crises, je dirai, et je m'en ressentais ce jour-là plus que jamais. J'aurais voulu pleurer et je ne le pouvais pas. Ce soulagement, cette simple satisfaction m'était refusée.

Et je sentais mon âme pleine d'une tristesse infinie...

Je m'abîmais dans une profonde rêverie que rien au monde n'aurait pu troubler. J'étais inquiète, tremblante, j'avais peur... Et je me disais : " Pourquoi craindre ? Tout ne me dit-il pas d'espérer ? "

Mais je sentais toujours mon âme pleine d'une tristesse infinie...

L'avenir se présentait à mon esprit, sombre, ténébreux. J'aurais voulu en percer les plus profonds replis, en découvrir les plus impénétrables mystères ; mais, impuissante, je n'entrevois, malgré mon désir, qu'un nuage opaque me dérochant jusqu'à la plus petite parcelle d'azur.

Et je sentais de plus en plus mon âme pleine d'une tristesse infinie...

Je rêvais... et je croyais entendre une voix qui me faisait remarquer mon inexpérience, mon extrême naïveté, mon peu de valeur morale. Cette voix me remplissait de trouble et d'effroi. Le monde se montrait à moi avec ses misères, ses luttes, ses fatalités !... et je voulais mourir, oui, mourir plutôt que de ne pas accomplir comme je le devais le rôle que Dieu m'avait destiné... Je voulais mourir, car j'avais peur du monde, de l'avenir, de moi-même, de tout !...

Et je sentais mon âme pleine d'une tristesse infinie...

Soudain, un rayon de vie se glissa dans mon cœur, et mon être entier tressaillit à ce contact bienfaisant. Une autre voix, plus belle, plus mélodieuse, me disait d'espérer, de prier, de me confier au ciel, me promettant la lumière, la paix, la force. Je me jetai à genoux et je priai longtemps, longtemps, reconnaissante, heureuse même. Quelques larmes se firent enfin jour de mon cœur à mes yeux... et je me trouvai soulagée. Toute trace de mélancolie disparut...

Et je sentis, cette fois, mon âme pleine d'une joie infinie !...

BERNADETTE.

Montréal, juillet 1898.

* La presse a aujourd'hui une puissance immense pour le bien comme pour le mal, et c'est un devoir impérieux pour les catholiques d'en faire un instrument d'apostolat pour répandre la lumière de la vérité, pour le bien de l'Eglise et le salut de la Patrie. Si chaque catholique comprenait son devoir sur ce point, la mauvaise presse n'y survivrait pas, et la société serait sauvée.